

Salomé contre-figure de Judith ?

Soit deux figures de sexe féminin : Judith et Salomé. Soit également une situation de pouvoir dont l'enjeu est inévitablement politique. Soit une figure éminemment positive - Judith, véritable héroïne – et une deuxième tout autant malfaisante que la première est bienfaisante : Salomé, un comble d'infamie. Entre ces deux extrêmes, que de similitudes. La toute première est « évidemment » la beauté.

Judith et Salomé jouent sur un même terrain, celui du meurtre. Comme similitude, elle n'est pas des moindres et elles y jouent comme dans un miroir inversé. Inversion et similitude constituent les deux pôles entre lesquels je vais me mouvoir pour montrer comment le politique tend à instrumentaliser le féminin. Il s'agit là, bien sûr d'une histoire qui est fort ancienne...

L'Ancien Testament dédie à Judith tout un livre composé de 16 chapitres. Elle y est à vrai dire absente des huit premiers, mais règne incontestablement sur les huit suivants. On peut imaginer que les huit premiers chapitres servent à lui ouvrir la voie comme dans une procession vénitienne où la place du doge ou du pape est située en son centre : à noter que l'histoire de Judith se clôt avec une sorte de cortège chantant.

Le Nouveau Testament, lui, ne dédie à Salomé que quelques lignes et seulement deux des quatre évangélistes en parlent : Marc (6, 14-29) ; et Matthieu (14, 1-13) encore plus succinctement que Marc. Avec une particularité : Salomé y est présente, mais elle est dépourvue de prénom. Elle n'y apparaît que comme la fille de sa mère : « la fille d'Hérodiade », femme d'Hérode, tétrarque de Palestine. C'est seulement à la fin du siècle que l'historien juif Flavius Josèphe la prénomme étrangement Salomé : la paisible !

Les deux histoires sont connues. Judith rejoint le campement d'Holopherne qui assiégeait sa ville, Béthulie, avec l'idée de le séduire et de pouvoir ainsi l'assassiner en le décapitant. Elle

réussira son entreprise sans avoir besoin d'aller jusqu'au bout de la séduction, sauvant ainsi sa ville, son peuple et sa chasteté. Salomé séduit Hérode en dansant. Contrairement à Judith, son acte de séduction n'est pas explicitement prémédité, mais il est tout aussi réussi. Hérode est sous le charme. Ce n'est pourtant pas sa tête qui est en jeu, mais celle d'une tierce personne. Par ailleurs, si Judith semble avoir pu préserver malgré tout sa chasteté, Salomé, peut-on penser, n'a pas dû sacrifier sa virginité pour obtenir, elle aussi, son trophée : en l'occurrence la tête de Jean-Baptiste.

Seulement voilà, il y a tête et tête, et on peut dire que Salomé n'a pas choisi celle qu'il fallait. Pour sa bonne réputation en tout cas. Et puis elle en a fait un étrange usage. Pourtant, Judith aussi avait utilisé la tête d'Holopherne. Ramenée du campement à Béthulie pendant la nuit, elle avait donné consigne de la monter sur une pique et de l'exposer dès l'aube sur les remparts de la ville. Holopherne, malgré lui, était devenu Méduse ! En effet, les Assyriens d'Holopherne, tétanisés par cette vue, se firent massacrer. Salomé ne fait pas œuvre de monstration. Elle demande juste que la tête lui soit remise sur un plat. Bref, elle donne à cette tête un lieu, respecte un minimum de *décorum*, avant de, et en tout cas pour... la remettre à sa mère !

Ainsi Holopherne et Jean-Baptiste furent chacun décapité par une femme. Le premier par une veuve probablement jeune, ayant depuis la mort de son mari fait vœux de chasteté avec jeûnes et port du cilice ; le deuxième par une jeune fille, innocente, une admirable danseuse, même si à vrai dire ce n'est pas elle en personne qui exécuta l'acte. À noter, dans leur différence, que tout aussi bien l'une que l'autre s'inscrivent dans le registre de la pureté, l'une étant chaste et l'autre vierge. La décapitation, symbole de la castration, et la monstration qui s'en suit, donne lieu dans l'histoire de Judith, on vient de le voir à l'instant, à l'extermination des Assyriens. Judith se place alors en position d'Athéna, guerrière et vierge : il suffit pour cela d'opérer une translation entre les murailles et le bouclier. Comme le dit Freud « elle devient par là femme inapprochable exerçant sa défense contre tous désirs sexuels. »¹ Toutefois, le cas qui est celui de Judith est peut-être encore plus complexe.

¹ S. Freud [1922].- « La Tête de Méduse » in *Œuvres complètes*, Paris (PUF), vol. 16, p. 163.

La décollation du deuxième, Jean- Baptiste, fut plus élégamment effectuée par qui de droit, un garde. Salomé, vraisemblablement vierge, pouvait-elle avoir un savoir en la matière ?, au sujet de la castration ? Mais, comme Judith et à l'inverse de Judith, Salomé aussi fait usage de la tête coupée : elle demande explicitement, et c'est sa part d'authenticité, que la tête lui soit remise sur un plat. Pourquoi faire ? Cette tête elle doit la remettre à sa mère : voilà, tiens, cadeau !, mais cela ne semble pas être une réponse suffisante aux yeux de la postérité. Alors, assez vite, fait irruption dans la tradition une autre explication : pour pouvoir mieux la regarder ! Et, alimentée de différentes sources, la légende d'une Salomé amoureuse de Jean-Baptiste, et, à défaut, de sa tête, prend un considérable essor.

D'une monstration (Judith) on passe à une contemplation (Salomé), d'une verticalité (la pique) à, une horizontalité (le plat). En commun, pourtant, le fait qu'aucune des deux, ni Judith ni Salomé, n'a payé, avec son propre corps, le luxe qui est d'avoir entre ses mains la tête d'un homme. Judith bien sûr en fait sa gloire et est célébrée pour cela. Salomé ne connaît pas le même sort : elle est honnie. D'elle nous ne pouvons imaginer qu'une certaine indifférence et peut-être le plaisir d'avoir pris possession de son objet. Mais pour être célébrée, oui, elle fut ! non pas par le récit biblique, mais par toute la littérature à laquelle elle donna naissance. Exit sa mère, dont il ne reste parfois que le nom, étonnamment d'ailleurs inversé sur la fille. Sans nom au départ de son histoire, Salomé le perdra à nouveau au cours de sa vie littéraire (exemple : Mallarmé), suggérant de la sorte un impossible départage d'avec sa mère.

L'acte de Salomé serait donc la conséquence du regard que Jean-Baptiste lui refuse. Ainsi elle le prend donc comme elle le peut. Et à défaut d'être regardée, elle peut désormais le contempler à sa faim, dernier plat arrivé sur la table d'Hérode, clôturant ainsi le banquet donné par le tétrarque, son beau-père. De cette manière, certes plutôt radicale et non exempte de folie, Salomé quitte une position passive, pour en rejoindre une tout à fait active. Par conséquent on peut imaginer aussi que cette tête condense en elle, non seulement le regard refusé de Jean-Baptiste, mais aussi le regard trop appuyé d'Hérode pendant sa danse. Regarder Salomé ou ne pas la regarder semble être presque tout aussi dangereux. Salomé

devient donc, dans la littérature, à la fois femme fatale et femme-enfant, ouvrant la voie, voire constituant le modèle, de la femme à la passivité innocente et tout aussi redoutable.

Judith, en revanche prendra de plus en plus les formes et les postures d'une femme phallique, notamment en peinture. Son thème ne connaîtra pas de variations alors que le texte biblique l'aurait facilement permis vu qu'il y est dit que le massacre des Assyriens par les habitants de Béthulie s'achève avec une danse guidée par Judith : une véritable danse dionysiaque où Judith porte le Thyrsos. Son histoire aurait pu faire d'elle une Ménade ... chargée d'un même charme : un charme mortel.

En amont, nous avons donc d'un côté Judith, femme irréprochable et castratrice, réalisant un acte d'héroïsme, de l'autre Salomé, femme-enfant, accomplissant un méfait. Sous un autre angle pourtant, nous sommes en présence de deux personnages faisant de la séduction le fondement de leur histoire et dont l'objet apparent est un homme puissant, un homme au sommet du pouvoir : Holopherne, commandant chef des troupes du très puissant Nabuchodonosor pour Judith et le tétrarque Hérode Antipas, investi de ses fonctions par la Rome impériale pour Salomé. Mais, dans les deux cas, séduction et acte sexuel, sont totalement disjoints. L'une n'est pas au service de l'autre. Alors que les deux modalités restent pourtant imprégnées de sexualité.

On peut, peut-être relever d'autres éléments. Salomé ne semble pas vraiment avoir une existence propre, comme l'absence dans les Évangiles de son prénom le suggère fortement, elle n'est que l'accomplissement des désirs de sa mère. C'est pour sa mère qu'elle danse, c'est pour elle qu'elle demande la tête de Jean-Baptiste. Salomé, se résume au désir qu'elle a de satisfaire sa mère et le prix qu'elle paye, c'est de s'en faire l'objet. Elle, elle Salomé, n'existe que dans sa demande de recevoir la tête sur un plateau et c'est probablement le plateau, ce plateau - figure de l'auréole future de Jean-Baptiste - qui est l'indice de son être sujet : c'est cette demande-là, non pas la tête, mais l'objet-lieu qui doit l'accueillir qui engendrera, sans qu'on le sache de trop, toute la littérature amoureuse de la suite. Judith, à l'inverse est mue par l'insatisfaction, car dans le fond, c'est Dieu qu'elle veut combler - mais comment peut-on combler Dieu ? en lui offrant sa chasteté d'abord et sa chasteté sacrifiée ensuite ? Et puisqu'il

n'en veut pas, qu'il la préserve, à nouveau sa chasteté active ? Insatisfaction complexifié par l'hommage que la ville lui rend : « Tu es la gloire de Jérusalem ... parce que tu as agi virilement » !!! Parce qu'elle a sauvé sa ville, sa religion et son peuple, Judith qui aurait pu être Ménade, ou simplement femme, est devenue homme. En tuant Holopherne et en incitant au massacre de son peuple, Judith renverse la situation : difficile de faire mieux dans l'identification à l'agresseur.

Il y a, entre les Évangiles qui négligent jusqu'au nom de Salomé et le livre de Judith où, on l'a vu, elle n'apparaît qu'au huitième chapitre, une certaine parenté : une mise en suspens peut-être, mais également une néantisation. Car tout aussi bien Judith - et cela nous est rappelé à chaque page - que Salomé, ne sont que des instruments, rien de plus. Elles, en tant que sujet, n'existent pas ou si peu ! Essentielles pour le déroulement de l'histoire, elles ne sont que les objets d'un dieu majeur pour Judith - Dieu lui-même à proprement parler - et d'un dieu mineur – Hérodiade, mère-dieu – pour Salomé, car, il faut bien le dire, chacun à leur niveau, Holopherne, Hérode, et même Jean-Baptiste qui refuse de regarder, sont en proie à l'étourdissement produit par la beauté. Une beauté convulsive qui amène au dernier spasme sans passer par l'orgasme. Mais comme le disait Baudelaire : la beauté est toujours bizarre.² Judith et Salomé - auxquelles nous pourrions joindre la touchante Esther - peuvent peut-être illustrer cette idée baudelairienne et, en allant au delà de la tradition, être également vues comme *Les sœurs du mal*.

Ainsi, dans un lointain passé, se joua l'étrange rapport du féminin, de la sexualité et du politique.

² C. Baudelaire [1886].- *Curiosités esthétiques*, Paris, Garnier, 1969. J'ai légèrement modifié la citation qui, pour la précision dit : « le beau est toujours bizarre... ».